

Ian McEwan
Samedi



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Ian McEwan

Samedi

*Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon*

Gallimard

Titre original :

SATURDAY

© *Ian McEwan, 2005.*

© *Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Ian McEwan est né en Angleterre en 1948. Considéré comme l'un des écrivains anglais les plus doués de sa génération, il a publié, entre autres, *Le jardin de ciment*, *Un bonheur de rencontre*, et *L'Innocent*, tous accueillis par une presse enthousiaste, et adaptés à l'écran. *L'enfant volé* a reçu le prestigieux Whitbread Novel of the Year Award et, en France, le prix Femina étranger en 1993 ; *Amsterdam* a été couronné par le Booker Prize en 1998, et *Expiation* par le WH Smith Literary Award en 2001.

À Will et Greg McEwan

Par exemple ? Par exemple on lui disait ce que c'était que d'être un homme. Dans une ville. Dans un siècle donné. En période de transition. Dans la masse. Transformé par la science. Sous un pouvoir organisé. Obéissant à d'énormes contraintes. Dans une situation engendrée par la mécanisation. Après l'effondrement des espoirs radicaux. Dans une société qui n'était pas une communauté et qui dévalorisait l'individu. Par suite de la puissance multipliée du grand nombre qui rendait la personne de chacun négligeable. Dans une société qui dépensait des milliards en équipement militaire pour lutter contre l'ennemi étranger mais ne faisait rien pour faire régner l'ordre chez elle. Qui permettait à la sauvagerie, au vandalisme et à la barbarie de sévir dans ses propres grandes villes. Avec, en même temps, la pression de millions d'humains qui ont découvert ce qu'on pouvait réaliser au moyen d'efforts et de pensées concertés. Tout comme des mégatonnes d'eau façonnent les organismes au fond de l'océan. Comme les marées polissent les pierres. Comme les vents creusent les falaises. La merveilleuse supermécanisation qui ouvre des perspectives nouvelles à l'humanité innombrable. Iriez-vous leur refuser le droit d'exister ? Leur demanderiez-vous de peiner et d'avoir faim pendant que vous-même vous vous vautrez avec délices dans les bonnes vieilles Valeurs ? Vous... vous-même, vous êtes un enfant de cette masse et le frère de tous les autres. Ou alors, vous êtes un ingrat, un dilettante, un imbécile. Voilà, Herzog, se dit Herzog, comment ça se passe, puisque tu demandes un exemple.

SAUL BELLOW, *Herzog*

(Trad. Jean Rosenthal, Éditions Gallimard, 1966.)

Quelques heures avant l'aube, Henry Perowne, neurochirurgien, se réveille en pleine activité, déjà en position assise et repoussant la couette avant de se lever d'un bond. Il ne sait pas au juste quand il a repris conscience, d'ailleurs cela lui paraît sans intérêt. C'est la première fois que ce genre de chose lui arrive, mais il n'éprouve ni inquiétude ni surprise, car ses gestes sont aisés, agréables à ses membres, et son dos comme ses jambes lui donnent une étrange impression de solidité. Debout près du lit, entièrement nu — il dort toujours nu —, il a conscience de sa haute taille, de la respiration patiente de sa femme, de l'air hivernal de la chambre sur sa peau. Encore une sensation agréable. Le réveil à son chevet annonce trois heures quarante. Il ignore ce qui l'a tiré du lit : il n'a pas besoin de se soulager, n'est pas troublé par un cauchemar ni par un événement de la veille, ni même par l'état du monde. Comme si, debout dans l'obscurité à cet endroit précis, il venait de surgir tout fait du néant, sans rien de superflu. Malgré l'heure matinale et ses efforts récents, il ne se sent pas fatigué ni préoccupé par le cas d'un patient. Tous ses sens en éveil, il est

même grisé, inexplicablement euphorique. Sans l'avoir décidé ni voulu, il se dirige vers la plus proche des trois fenêtres de la chambre et se déplace avec tant d'aisance, tant de légèreté qu'il se demande s'il ne serait pas en train de rêver, ou en proie à un accès de somnambulisme. Si tel est le cas, il sera déçu. Les rêves ne l'intéressent pas ; une expérience réelle serait infiniment plus riche de possibilités. Or il est parfaitement lui-même, il en a la certitude, tout comme il sait que le sommeil est derrière lui : de cette capacité à différencier la veille du sommeil, à reconnaître la frontière entre les deux, dépend la santé mentale.

La chambre est vaste et sobre. Tandis qu'il la traverse sans effort, avec une facilité presque comique, la perspective que l'expérience s'interrompt l'attriste un instant, puis il n'y pense plus. Près de la fenêtre centrale, il ouvre avec précaution les grandes persiennes intérieures en bois pour ne pas réveiller Rosalind. Une preuve d'égoïsme autant que de sollicitude. Il ne souhaite pas qu'on lui demande ce qu'il est en train de faire — quelle réponse donner, et pourquoi sacrifier le moment présent à en chercher une ? Il rabat la seconde persienne, la laissant se replier en accordéon, et remonte sans bruit la fenêtre à guillotine. Elle a beau le dominer d'un bon mètre, elle coulisse aisément, entraînée par le contrepoids en plomb dissimulé dans le châssis. L'air de février qui afflue lui donne la chair de poule, mais le froid ne l'arrête pas. Du deuxième étage il affronte la nuit, la ville dans sa lumière blanche et glaciale, les arbres squelettiques de la place et, dix mètres en contrebas, la grille noire plantée comme une rangée de lances. Il fait un degré ou deux en dessous de zéro et l'air est transparent.

L'éclat des lampadaires n'a pas occulté toutes les étoiles; de l'autre côté de la place, au-dessus de la façade Régence, quelques lambeaux de constellations pendent encore dans le ciel du Sud. Cette façade n'est qu'une reconstruction, un pastiche — le quartier de Fitzrovia a essuyé quelques bombardements de la Luftwaffe pendant la guerre — et juste derrière se dresse la Post Office Tower, ringarde et austère le jour, mais qui la nuit, à demi cachée et correctement illuminée, prend des allures de monument à la gloire d'une époque plus optimiste.

Et la nôtre, comment est-elle? Perplexe et inquiète, se dit-il souvent, lorsqu'il prend le temps d'y réfléchir dans la ronde hebdomadaire de ses occupations. Ce n'est pas ce qu'il pense à présent. Penché en avant, pesant de tout son poids sur ses paumes agrippées à l'appui de fenêtre, il exulte devant la nudité et la clarté de la scène. Sa vue — toujours excellente — semble avoir encore gagné en acuité. Il distingue le scintillement du mica sur les pavés de la place piétonnière, les crottes de pigeons figées par le gel et la distance au point de paraître presque belles, comme des flocons de neige épars. Il aime l'alignement symétrique des lampadaires en fonte et de leurs ombres plus noires encore, la mosaïque géométrique des caniveaux pavés. Les poubelles pleines à ras bord suggèrent l'abondance plutôt que la saleté; les bancs vides disposés en cercle autour du square attendent avec bienveillance le défilé quotidien de leurs occupants : employés de bureau enjoués à la pause déjeuner, jeunes gens graves et studieux du foyer d'étudiants indiens, couples d'amoureux en extase ou en crise, dealers crépusculaires, et la vieille dame décrépite aux cris obsédants. « Fichez-

moi le camp ! » hurle-t-elle des heures durant, avec des braillements rauques d'oiseau des marais ou d'animal en cage.

Debout à sa fenêtre, aussi insensible au froid qu'une statue de marbre, le regard tourné vers Charlotte Street, vers ce lointain enchevêtrement de façades, d'échafaudages et de toits pentus, Henry se dit que cette ville est une réussite, une invention géniale, un chef-d'œuvre biologique — des millions d'individus grouillent autour des différentes strates formées par les réalisations des siècles passés comme autour d'un récif corallien, dormant, travaillant, se distrayant la plupart du temps en bonne intelligence, chacun ou presque y mettant du sien. Le quartier des Perowne lui-même est un miracle d'équilibre : le carré parfait de la place dessinée par Robert Adam enserre le cercle parfait du square — un rêve du dix-huitième siècle étreint et baigné par la modernité, entre l'éclairage urbain en haut et les câbles de fibres optiques en bas, avec l'eau claire qui court dans les canalisations tandis que les eaux usées s'évacuent comme par enchantement.

Enclin à l'introspection, Henry s'interroge sur cette euphorie prolongée, pareille à un verre déformant. Peut-être a-t-il subi durant son sommeil un accident au niveau moléculaire, dans la chimie de son cerveau — agréable réaction en chaîne d'événements intracellulaires comme celle déclenchée par les récepteurs de dopamine à la vue d'un plateau couvert de boissons ; à moins que ce ne soit la perspective du samedi, ou la conséquence d'une extrême fatigue. Certes, il a terminé sa semaine dans un état d'épuisement inhabituel. Trouvant la maison vide à son retour, il s'est installé dans son bain avec un livre, heureux de ne pas

avoir à faire la conversation. C'est Daisy, sa fille si cultivée — trop, même —, qui lui a envoyé cette biographie de Darwin où il est question d'un roman de Conrad qu'elle tient à lui faire lire, et qu'il n'a toujours pas ouvert : le monde des marins, si torturés soient-ils, ne l'intéresse guère. Depuis plusieurs années déjà, elle tente de remédier à son ignorance qu'elle trouve abyssale, lui reprochant son mauvais goût et son manque de curiosité. Elle n'a pas tort : passé directement du lycée à la fac de médecine et aux horaires d'un jeune interne taillable et corvéable à merci, puis à une immersion complète dans sa formation de neurochirurgien et son rôle de père, en quinze ans il n'a pratiquement pas touché à un ouvrage autre que médical. En revanche, il a dû voir d'assez près la mort, la peur, le courage et la souffrance pour nourrir une demi-douzaine de romans. Il suit néanmoins les conseils de lecture de sa fille : sa manière à lui de garder le contact avec elle alors qu'elle s'éloigne de sa famille pour devenir une femme inconnue dans une lointaine banlieue parisienne ; ce soir, elle sera de retour pour la première fois en six mois — encore un motif d'euphorie.

Il était en retard dans le programme de lectures suggéré par Daisy. Ouvrant de l'orteil le robinet d'eau chaude à intervalles réguliers, il a lu d'un œil ensommeillé le récit de la course contre la montre de Darwin pour achever *De l'origine des espèces*, ainsi qu'un résumé de la conclusion du traité, supprimée dans les éditions ultérieures. En même temps, il écoutait les informations à la radio. Le flegmatique Mr Blix venait de faire un nouveau discours au siège des Nations unies — il donnait plutôt l'impression de chercher à contrecarrer les projets de déclaration de guerre. Incapable de se

concentrer, Perowne a éteint la radio, est revenu quelques pages en arrière et s'est replongé dans son livre. À certains moments, cette biographie lui donnait la nostalgie rassurante d'une Angleterre tendre, verdoyante, où l'on voyageait en voiture à cheval ; à d'autres, il se sentait vaguement déprimé à l'idée qu'une vie tout entière pût tenir en quelques centaines de pages — enfermée dans un flacon tel un chutney fait maison. Déprimé aussi par la facilité avec laquelle une existence, ses ambitions, ses réseaux amicaux et familiaux, tous ses trésors, ses possessions bien réelles pouvaient se volatiliser à ce point. Ensuite il s'est étendu sur le lit pour réfléchir à ce qu'il mangerait au dîner, et à partir de là il ne se souvient plus de rien. Rosalind a dû rabattre sur lui la couette en rentrant du travail. Sans doute l'a-t-elle embrassé. Quarante-huit ans, et profondément endormi un vendredi soir à neuf heures et demie : voilà le résultat de la vie professionnelle d'aujourd'hui. Il travaille dur, comme tout le monde autour de lui, mais cette semaine, une épidémie de grippe au sein du personnel de l'hôpital l'a contraint à mettre les bouchées doubles — sa liste d'opérations était deux fois plus longue que d'habitude.

À force d'organisation, il a réussi à effectuer les interventions lourdes dans le premier bloc opératoire tout en surveillant une interne de dernière année dans le deuxième, et en expédiant quelques actes chirurgicaux de routine dans le troisième. Il a actuellement deux internes en neurochirurgie dans son équipe : Sally Madden, sur le point de décrocher son diplôme et tout à fait fiable, plus le Guyanais Rodney Browne, doué, travailleur, mais qui manque encore d'assu-

rance. Jay Strauss, l'anesthésiste de Perowne, a son propre interne, Gita Syal. Trois jours durant, et toujours flanqué de Rodney, Perowne est passé d'un bloc opératoire à l'autre — accompagné comme par un orchestre du claquement de ses sandales sur le sol lustré du couloir, et des couinements et grincements des portes à double battant. La liste des interventions de ce vendredi était typique. Tandis que Sally recousait un patient, il est allé dans le bloc voisin soulager une vieille dame de sa névralgie du trijumeau, son *tic douloureux*. Il tire toujours autant de satisfaction de cette chirurgie banale : il aime le doigté et la rapidité qu'elle requiert. Après avoir glissé un doigt ganté de latex dans la bouche de la patiente pour reconnaître le terrain, et regardant à peine l'écran de contrôle, il lui a transpercé la joue avec une longue aiguille jusqu'au ganglion de Gasser. Venu de la troisième salle d'opération, Jay observait Gita qui tentait de faire reprendre brièvement conscience à la vieille dame. La stimulation électrique transmise par la pointe de l'aiguille a provoqué un frémissement sur son visage, et lorsqu'elle a confirmé d'une voix pâteuse que la position de l'aiguille était correcte — Perowne avait mis du premier coup dans le mille — on l'a rendormie le temps de « cuire » le nerf par thermocoagulation. La difficulté consistait à éliminer la douleur de la patiente tout en lui laissant un maximum de sensibilité : mission accomplie en un quart d'heure, assez pour mettre fin à trois ans de calvaire et d'élancements fulgurants.

Il a ensuite posé un clip sur le collet d'un anévrisme du mésencéphale — il est passé maître dans cet art — puis pratiqué une biopsie sur une tumeur du thalamus, région où il est impossible d'opérer. Le patient, un

joueur de tennis professionnel de vingt-huit ans, souffrait déjà de graves troubles de la mémoire. Alors qu'il retirait l'aiguille des profondeurs du cerveau, Perowne a vu au premier coup d'œil que les tissus présentaient un aspect anormal. Pas grand-chose à espérer d'une radiothérapie ni d'une chimio. Le laboratoire a confirmé le diagnostic par téléphone, et l'après-midi même Perowne informait les vieux parents du jeune homme.

L'intervention suivante fut une craniotomie pour l'ablation d'un méningiome chez une institutrice de cinquante-trois ans. La tumeur, située au-dessus du corps calleux et bien délimitée, s'est facilement détachée sous la lame du bistouri électrique — garantie d'une guérison définitive. Confiant à Sally le soin de recoudre la patiente, Perowne a rejoint le bloc voisin pour une laminectomie lombaire multiple sur un obèse de quarante-quatre ans, jardinier à Hyde Park. Il a dû inciser dix centimètres de tissu adipeux avant d'atteindre les vertèbres et, à la moindre pression pour meuler l'os, l'homme se mettait à osciller dangereusement sur la table d'opération.

Aussitôt après, à la demande d'un vieil ami O.R.L., Perowne a ouvert un accès à l'oreille interne d'un adolescent de dix-sept ans — étrange, cette réticence des oto-rhinos à se charger eux-mêmes des trépanations délicates. Il a découpé une ouverture rectangulaire derrière l'oreille, ce qui lui a pris une bonne heure, au grand agacement de Jay Strauss, impatient de poursuivre les interventions prévues sur le planning de l'équipe. Enfin la tumeur est apparue sous le microscope du bloc opératoire : un petit neurinome vestibulaire situé à moins de trois millimètres de la cochlée.

Pendant que son ami spécialiste l'excisait lui-même, Perowne a filé effectuer une deuxième opération de routine, nouvelle source d'agacement, mais pour lui cette fois : une jeune femme véhémement, souvent prompte à gémir, voulait qu'il déplace du dos vers le ventre son stimulateur médullaire. Le mois précédent, déjà, il l'avait changé de place à sa demande lorsqu'elle s'était plainte d'une gêne pour s'asseoir. Elle prétendait à présent avoir du mal à rester allongée. Il lui a fait une longue incision en travers de l'abdomen et perdu un temps précieux, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans ses entrailles, à retrouver le fil du boîtier. Il est prêt à parier qu'elle reviendra sous peu.

Il a déjeuné d'un sandwich au thon et au concombre sous emballage plastique, et d'une bouteille d'eau minérale. Dans la salle de repos exigüe où les toasts et les pâtes réchauffées au four à micro-ondes ont toujours pour lui l'odeur des interventions difficiles, il s'est retrouvé assis près de Heather, l'adorable femme de ménage cockney qui l'aide à nettoyer les blocs entre deux opérations. Elle lui a fait le récit de l'arrestation pour vol à main armée de son gendre, reconnu à tort lors d'une séance d'identification au commissariat alors qu'il avait un alibi en béton : au moment du délit, il était chez le dentiste pour se faire arracher une dent de sagesse. Ailleurs dans la pièce, on ne parlait que de l'épidémie de grippe — ce matin encore, il avait fallu renvoyer chez elles une aide-soignante et une stagiaire de Jay Strauss. Un quart d'heure plus tard, Perowne remettait toute l'équipe au travail. Tandis que dans la salle voisine Sally opérait l'hématome sous-dural chronique d'un agent de la circulation en retraite, Perowne

a utilisé la dernière nouveauté du bloc, un dispositif de guidage assisté par ordinateur, pour pratiquer une craniotomie préalable à la résection d'un gliome frontal postérieur droit. Puis il a laissé Rodney prendre en charge l'opération d'un second hématome sous-dural.

L'intervention vedette de la journée était l'ablation d'un astrocytome sur une jeune Nigériane de quatorze ans vivant à Brixton chez sa tante et son oncle, un pasteur anglican. Le meilleur accès à la tumeur se situait à l'arrière du crâne, par voie sous-tentorielle au-dessus de l'hémisphère cérébelleux, la patiente étant anesthésiée en position assise. Cela compliquait la tâche de Jay Strauss, à cause du risque accru d'embolie si l'air pénétrait dans une veine. Andrea Chapman était une patiente et une nièce à problèmes. Arrivée en Angleterre à l'âge de douze ans — le pasteur et son épouse, éplorés, avaient montré la photo à Perowne —, elle ressemblait alors à une petite fille modèle avec sa robe impeccable, ses rubans dans les cheveux et son sourire timide. Mais quelque chose en elle, étouffé jusque-là par la vie dans son village au nord du Nigeria, s'était réveillé dès son entrée au lycée public de Brixton. Elle avait adopté la musique, les vêtements, le jargon, les valeurs de la rue. Elle se donnait un genre, avait confié le pasteur pendant que son épouse installait Andrea dans le service. Sa nièce buvait, se droguait, volait dans les magasins, séchait les cours, refusait toute forme d'autorité et jurait comme un vieux loup de mer. Tout cela pouvait-il venir de la pression exercée par la tumeur sur une partie de son cerveau ?

Perowne n'avait même pas pu offrir cette consolation au pasteur. La tumeur était loin des lobes frontaux, enfoncée dans le vermis cérébelleux. Andrea

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ENFANT VOLÉ (Folio n° 2733)

LES CHIENS NOIRS (Folio n° 2894)

SOUS LES DRAPS et autres nouvelles (Folio n° 3259)

PSYCHOPOLIS ET AUTRES NOUVELLES. Nouvelles extraites
de SOUS LES DRAPS (Folio 2 € n° 3628)

DÉLIRE D'AMOUR (Folio n° 3494)

AMSTERDAM (Folio n° 3728)

EXPIATION (Folio n° 4158)

CONTEMPORARY ENGLISH STORIES/NOUVELLES
ANGLAISES CONTEMPORAINES, avec Martin Amis et Graham Swift
(Folio Bilingue n° 135)

SAMEDI (Folio n° 4661)

SUR LA PLAGE DE CHESIL

Dans la collection Folio Junior

LE RÊVEUR, illustrations de Anthony Browne, n° 944

Aux Éditions du Seuil

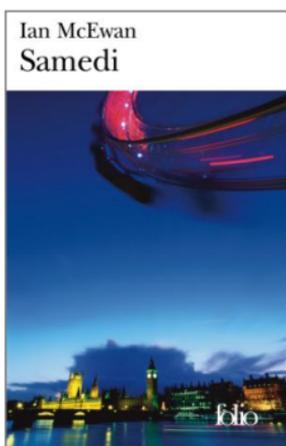
LE JARDIN DE CIMENT

UN BONHEUR DE RENCONTRE (Folio n° 3878)

L'INNOCENT (Folio n° 3777)

Aux Éditions Henri Veyrier

PREMIER AMOUR, DERNIER RITE



Samedi

Ian McEwan

Cette édition électronique du livre

Samedi de *Ian McEwan*

a été réalisée le 11 avril 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070350247).

Code Sodis : N49616 - ISBN : 9782072447006.

Numéro d'édition : 170058.